

FLEUR D'AUTOMNE

Pour une mariée.

*Au jardin j'ai cherché des fleurs pures, des roses ;
L'automne qui revient fuit les jardins moroses.*

*Je voulais des blancheurs pour ceindre votre front,
Les lis que j'ai trouvés vous auraient fait affront :*

*Ils étaient morts. Octobre ensevelit la terre,
De pétales meurtris il jonche le parterre.*

*Disparus les oiseaux, les plantes, les parfums ;
La pluie a fossoyé leurs places aux défunts.*

*L'automne qui revient fait les jardins moroses ;
Pour orner votre front je n'ai pas vu de roses.*

*Or, j'ai formé, madame, un bouquet de mes vers ;
Mes vers sont aussi froids que des mousses d'hivers.*

*Tout l'été les regrets ont neigé sur mes roses ;
L'automne a trouvé mes jardins déjà moroses...*

*Une fleur vit encor, celle du Souvenir,
Je vous l'offre avant que le froid l'ait fait jaunir :*

*Si vous la trouvez pâle et d'un pleur profanée,
C'est que mon âme est triste aussi, presque fanée...*

LOUVIGNY DE MONTIGNY.

UN ÉCRIVAIN RUSSE

Depuis quelque temps, LE MONDE ILLUSTRÉ publie des écrits signés d'un lettré de Russie, M. Jean-H. Béniakoff.

Jusqu'ici, nous avons de lui *L'histoire de ma vie*, parue dans le numéro du 17 septembre dernier ; *Parallèle*, paru le 1er octobre courant ; *La Pierre Sacrée*, du 8 octobre.

Est-ce suffisant pour apprécier l'auteur et son genre ? Ou faut-il attendre d'autres productions de son esprit ?

Nous essayerons d'étudier ce que nous venons d'énumérer : si c'est une hardiesse, une témérité peut-être, qu'on nous le pardonne.

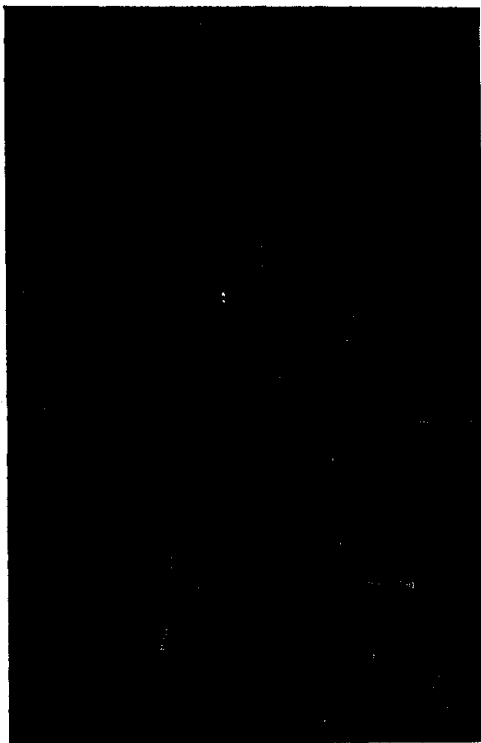


Photo H. Dagenais, Montréal.

M. Béniakoff nous paraît être profond penseur, observateur consciencieux. Nous prouvons ceci par le *Parallèle*, cela par *L'histoire de ma vie*. Dans cette dernière page, il saisit si bien son sujet, s'identifie si complètement avec lui, qu'on se demande si ce n'est pas sa propre histoire qu'il a écrite...

Les mœurs de la Russie sont entièrement différentes des nôtres : hier encore, le peuple, les paysans, n'étaient que des serfs soumis à tous les caprices, à toutes les exigences de maîtres d'autant plus despotiques, que es derniers eux-mêmes tremblaient devant plus puis-

sant qu'eux. Le Czar ignorait généralement les atrocités qui se commettaient en son nom : ce qui explique les sentiments de révolte des malheureux *mourjiks*, se croyant totalement abandonnés du Petit Père — nom qu'ils donnent au puissant autocrate de toutes les Russies.

Cela explique aussi la fréquence des atrocités dont nous venons de parler : un gouverneur, en Russie, il y a peu d'années encore, ne pouvait mieux être comparé qu'à ce s proconsuls de l'ancienne Rome, édifiant des fortunes scandaleuses sur les ruines et dans le sang de leurs misérables administrés : témoin les Caton le Censeur aux principes si austères ; les Cicéron, dont la philosophie consistait avant tout dans l'égoïsme le plus outré, l'amour le plus violent de la fortune et des plaisirs, et tant d'autres ; chacun de leurs sesterces était teint de sang humain, parfois chacun représentait une vie d'homme !

On ne pouvait presque dire autant de chaque rouble, de chaque kopeck même, chez les grands de Russie avant l'émancipation du peuple russe par Alexandre II en 1861.

En général, les écrivains russes se ressentent de cet état de choses, et leur esprit, nécessairement dirons-nous s'insurge contre la barbarie avec laquelle on traitait le bas peuple si bon, si doux, si foncièrement attaché à sa religion, si entièrement dévoué à ses Tzars. Aussi, en dépeignant les traits de la vie russe, les mœurs de leur pays, en nous disant les aspirations de la jeunesse exaltée des universités, tout littérateur semble friser le révolutionnaire ; il nous paraît osé dans certaines appréciations sur la justice de son pays ; il nous a l'air d'être entaché de scepticisme dans ses énonciations ontologiques, ses conceptions psychologiques. Il nous apparaît quelque peu métaphysicien dans sa philosophie de l'être réel ; il adopte une éthique heurtant parfois nos idées : tels Michailoff, Dostoïewsky, Tolstoï et toute l'école moderne.

L'enseignement, depuis son principe, l'école primaire, jusqu'à son terme, l'université, n'est pas imprégné, comme le nôtre, par dix-neuf siècles de lumières devenant chaque jour plus intenses sous la sage direction de l'Eglise, qui, seule, a empêché jusqu'aujourd'hui, et empêchera par la suite des siècles, la science de faire faillite, selon le mot de Brunetière.

Les pages que nous a données M. Béniakoff sont bien écrites ; son style garde, de ci, de là, quelque tournure russe ajoutant au charme de l'œuvre ; il est émouvant, mouvementé, dans *L'histoire de ma vie* et dans *Parallèle* ; il respire une profonde mélancolie dans la *Pierre Sacrée* : à propos, que dites-vous de cette *Pierre Sacrée*, amis lecteurs ?

Nous ne pouvons cacher notre admiration pour cet écrivain qui, nous a-t-on dit, écrit non seulement en russe et en français, mais encore en anglais, en allemand, en italien.

Nous croyons pouvoir lui affirmer que ses récits, contes ou nouvelles, seront reçus avec faveur par le lecteur canadien qui aime à se renseigner sur la Russie, ce vaste pays, cet empire pour nous presque aussi mystérieux que la Chine, mais devenu notre ami par son alliance avec la France.

F. DE THERMES

INDISCRÉTION DE PAUL

A mon amie Anne

I

Elle était matinale, ce jour-là, la brune petite Marga. Debout dès l'aurore, elle allait, de chambrette en chambrette, s'assurer du sommeil de chacun des siens ; puis, à la hâte, jetait sur ses épaules une espèce de domino, ou plutôt une capote rose, dont le capuchon, noué de rubans et de dentelles, devait servir d'unique coiffure à ce délicieux et fin minois qu'égayait déjà deux beaux et grands yeux noirs.

— Bien, dit-elle, avec un soupir de satisfaction, allons aux fleurs maintenant. Fuyons vers l'inconnu !

Et, sans plus de bruit qu'un frôlement d'ailes d'ange, elle disparut dans la brume et s'élança par les bois à la recherche d'aventure.

Alors, ce sentiment indéfini qu'éprouve tout être sensible aux limites d'une forêt profonde, aussi bien qu'au bord d'un fleuve ou sur l'immensité d'une mer écumante, s'empara tout à coup de la fillette et la fit s'absorber dans une contemplation où se mêlaient à la fois le ravissement et la surprise.

Comme il faisait bon courir avec le vent du matin, et comme elle vivait bien dans cette atmosphère, décorée de délicates et douces chimères, où elle voguait, s'enivrant de tout, crédule et confiante !

C'était là la vie pour elle, car elle avait seize ans... et le cœur, à cet âge, ne demande qu'à satisfaire ses indicibles caprices et à céder à de nobles impulsions qui font croire au bonheur... puisqu'un rien leur suffit : un quelque chose qui chante, qui trouble ou qui frissonne un peu, un brin d'amour peut-être, et... l'enfant, naïve et bonne, ajoute foi aux premières heures d'ivresse, croyant que dans un songe l'on puisse éterniser ses plus gracieux printemps.

Laissez ces âmes rire et badiner, au temps de l'illusion : elles ont tant de charme, quand elles pensent à l'idéal ou se troublent à la voix d'un oiseau. Ne les dérangez pas non plus, quand elles iront, loin de vous, griffonner quelque secret, ou qu'en cachette, elles livreront sur les ailes d'un papillon quelque message à l'adresse d'un absent. Non, ne nuisez pas à la fillette qui rêve, vous qui connaissez si bien la rapidité des heures ; allez plutôt lui dire que vous l'aimez ainsi et plaisez-vous à écarter de ses doigts, les épines qui sont trop près des roses.

Bientôt Marga, qui ne sentait pas plus de fatigue qu'une hirondelle ne demande de repos, ressentit, cependant le besoin de s'asseoir sur la mousse sombre, au pied d'un arbre touffu et de crayonner, sur un petit carnet, quelques notes à la suite de ses autres reminiscences.

— Me voilà libre enfin, écrivait-elle. — Libre en face de cette nature délicieuse, dont les beautés ignorées me captivent pourtant.

Et relevant la tête, elle aperçut, non loin de là, cascade qui déferlait à ses côtés, une poétique maisonnette blanchie, autour de laquelle voltigeaient quelques tourterelles en fête.

Elle regarda longtemps, et à l'instar de l'eau qui, langoureusement, fredonnait sa ritournelle, elle entonna, comme autrefois la Marguerite de Faust :

C'est là que je voudrais vivre
Aimer et mourir.

Qui sait combien de temps elle fût restée ainsi, si un bruit de pas n'eut retenti soudain près d'elle.

— Qu'est-ce que cela ? dit-elle, inquiète. Sans doute quelque chose que je ne connais point encore. Et même on dirait quelqu'un qui a froissé les branches.

En effet, elle était prise au piège, la mignonne, tout comme la linotte dont le nid est découvert et à qui il ne reste plus qu'à s'envoler pour n'être pas emprisonnée elle-même.

C'était l'ami de la famille, l'élégant et sympathique Paul qui, revenu de la chasse, s'était mis à la recherche de notre déserteuse et qui, extasié devant la vierge, s'était retiré de quelques pas en arrière afin de contempler à son aise la sentimentale enfant, qui s'efforçait de ne rien laisser perdre du bonheur qui passait.

Il vit un sourire errer sur les lèvres humides, et avant qu'il eût eu le temps de se dissimuler encore, les feuilles lui livrèrent passage et il apparut devant elle aussi timide, aussi confus qu'un écolier en faute.

Mais il se remit et, feignant la colère :

— Quoi ! dit-il, c'est vous que je retrouve ici, au moment où vous devriez être à votre foyer !... Pas d'hésitation, reprenez avec moi le chemin du logis. Et plus vite que cela.

— Mais... balbutia-t-elle, je voulais...

— Je sais bien ce que vous vouliez. Vous veniez ici pour être éloignée du monde et pour penser à je ne sais quel roman que vous avez en tête et dont le triste héros est parti en voyage. Votre imagination est trop vive, elle vous jouera de mauvais tours, si vous vous obstinez à la suivre partout où ses méandres vous conduisent. D'ailleurs, vous n'êtes pas raisonnable d'inquiéter votre mère. C'est elle qui m'a envoyé vers vous, et sans toutefois savoir où vous étiez, j'ai cru